Document generated on 04/27/2024 5:43 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le passager clandestin

Bernard Lévy

Number 53, Fall 1992

Les écrivains

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15083ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lévy, B. (1992). Le passager clandestin. *Moebius*, (53), 47–60.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE PASSAGER CLANDESTIN

Bernard Lévy

Il attend sur le quai de la station de métro. Il attend la prochaine rame comme beaucoup d'autres personnes qui, autour de lui, il le voit bien, portent encore un peu des traces de la nuit et du sommeil sur leur visage enchifrené. «Il est toujours trop tôt pour se rendre au travail», pense-t-il en regardant sa montre qui indique sept heures et quart. Contrairement à la plupart des gens qui le côtoient, il est parfaitement réveillé. Il jette un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne ne l'a repéré et qu'il n'est pas suivi. Il fait quelques pas. Il fixe un moment son attention sur le plan mural du réseau de transport urbain. Il ne peut s'empêcher toutefois de regarder furtivement à gauche, vers l'entrée de la station. Il bat le sol de la semelle : mouvement de nervosité et d'impatience. Il fait encore quelques pas pour s'éloigner davantage du principal point d'accès au quai. Ne vient-il pas justement de remarquer là-bas deux hommes en uniforme qui semblent chercher quelqu'un? Les deux nouveaux venus se frayent laborieusement un passage au milieu des gens à moitié endormis. Ils questionnent quelques personnes mais n'obtiennent que haussements d'épaules et bras qui s'écartent en signe d'impuissance. Il entend avec soulagement le bruit qui précède l'arrivée du

train. Pendant que les personnages en uniforme parlementent, la longue rame est entrée dans la station et s'est immobilisée. Il monte dans l'avant-dernière voiture.

Nul ne sait qu'il se trouve, en ce moment, dans le métro. On le croit ailleurs, pense-t-il. Qui se douterait, en effet, des circonstances qui l'ont amené dans ce wagon qu'il partage avec une centaine de femmes et d'hommes. Tous ces gens sont là, debout ou assis, la tête basse, l'air de ne pas se voir les uns les autres. Il regrette de ne reconnaître personne; il pourrait échanger quelques menus propos et rendre ainsi moins ennuyeuse la traversée souterraine de la ville. En bavardant, il atténuerait l'angoisse de ne pas être tout à fait comme les autres. Le temps passerait plus confortablement. Certes, il ne se distingue en rien des autres voyageurs, sauf qu'il n'a pas de billet. Il est passager clandestin.

Il s'efforce de se donner une mine de tranquille humilité : épaules un peu voûtées, regard nonchalant vers le sol, jambes légèrement écartées, indifférence douce comme de l'eau tiède sur un visage. Mais il s'applique un peu trop; il examine et s'assure trop fréquemment s'il se conforme bien à l'attitude générale des gens autour de lui. Ses yeux qui s'éclairent alors le trahissent. Il lui manque le naturel las et résigné des habitués. Il ne possède pas leur expérience de feinte absence. Il ne parvient pas à se mettre entre parenthèses. Il croit qu'on l'observe. Il ajuste sa cravate. Combien d'hommes, dans ce wagon, portent une cravate? Il voudrait bien les dénombrer pour savoir s'il se situe dans la moyenne. Il aimerait qu'on ne le remarque pas. Ce désir le perturbe et l'empêche de se concentrer suffisamment pour adopter l'attitude convenable : neutre, souple, passive, proche de la somnolence. Il lève de plus en plus souvent les yeux pour balayer un horizon de cols, de nuques, de profils, de cheveux, de crânes et de couvre-chefs avant de scruter de nouveau le sol. Pas pour longtemps.

S'il continue à s'agiter ainsi et à jeter des regards de moins en moins discrets et furtifs à la ronde, on va finir par croire qu'il n'a pas l'habitude de se déplacer en métro alors qu'il n'a tout simplement pas l'habitude de voyager sans billet.

Touriste... on pourrait le prendre pour un touriste. Il écarte prestement cette pensée : «Les touristes, se dit-il,

n'empruntent pas le métro à sept heures et demie du matin!» Et il se tortille à nouveau pour vérifier si on le regarde. Oui, un quinquagénaire presque chauve vient de lever le nez dans sa direction. Il porte des lunettes pour lire. «Bah, estime le passager clandestin, ce voyageur tourne la page de son livre et redresse un peu la tête avant de replonger dans sa lecture. Il ne se doute de rien.» Tel doit être aussi le cas de la belle femme dont il vient de croiser le regard mais pour s'en détourner aussitôt. Il sent pourtant qu'elle l'observe. Le surveille-t-elle? C'est possible. Mais, flatté par la curiosité de la dame, il se préoccupe de lui plaire et rectifie des détails dans son apparence physique. Il a dû se demander : «Ai-je une mèche de travers?» Car le voici qui passe sa main dans ses cheveux pour les remettre en ordre. «Peut-être ma cravate est-elle dénouée?» Promptement, il ajuste le nœud au col de sa chemise.

Tout le monde ignore qu'il voyage sans billet. Sauf moi, l'écrivain. Je le sais parce que c'est moi qui l'ai décidé. Je connais le moindre de ses sentiments comme si... comme si je les avais vécus moi-même.

Le passager clandestin se sent en surnombre. S'il en éprouve quelque scrupule, ce n'est pas tant d'occuper la place d'un autre – lucide, il se garde bien de comparer le métro à un paquebot transatlantique –, ce qui l'ennuie provient du fait trop agréable et, par là déplacé, de manifester sa singularité en ce lieu où, justement, il lui faudrait faire preuve d'un total effacement, d'une personnalité sans la moindre aspérité, lisse, lisse, lisse, invisible, comme les autres.

Il se réjouit presque de commettre une petite fraude («Pour une fois dans ma vie», s'accorde-t-il avec indulgence); il se réjouit surtout de jouer un gentil tour à la compagnie des transports métropolitains. Il voyage sans billet : il n'ignore pas que la loi considère sévèrement ce genre d'espièglerie. Elle l'assimile à un crime. «Drôle de crime!» se dit le passager clandestin qu'effleure à peine l'idée d'être pris pour un criminel. Il éprouve seulement la désagréable impression d'avoir commis une infraction. «Je suis dans le métro par effraction, oui, oui», se répète-t-il, s'attendrissant un peu sur lui-même. «Par effraction» : la

formule lui plaît. Elle n'apaise pas pour autant sa conscience. Car contrairement à certains assassins qui avouent avec une impassibilité glacée avoir tué père et mère et quelques autres personnes de moindre importance, il est plutôt d'une nature à perdre le sommeil à la seule idée d'avoir brûlé un feu de circulation. C'est d'ailleurs pourquoi il frétille tellement dans le mince espace qu'il occupe dans le wagon en ce moment.

À la manière dont il lance des coups d'œil à la ronde, dont il passe la main dans ses cheveux, dont il ajuste, au moins une fois par minute, son nœud de cravate, dont il serre la ceinture de son imperméable, dont il remue les épaules comme si l'on avait glissé une pincée de poils à gratter dans son dos, on va finir par remarquer son attitude bizarre. «On me surveille», pense le voyageur clandestin. «Est-ce l'homme absorbé dans son livre? Est-ce quelqu'un d'autre?» Ses soupçons se portent vers un personnage qui lui tourne le dos. Heureusement, il peut suivre discrètement ses mouvements tout comme ceux de ses voisins dans le reflet que lui renvoie la porte vitrée. «Est-ce que cette belle femme me surveillerait?» Il vient de croiser son regard pour la deuxième fois.

Où donc a-t-il déjà rencontré des yeux aussi noirs? Et quand?

«Billet, s'il vous plaît.» Voilà qu'un contrôleur s'avance dans la voiture au milieu des voyageurs et demande à chacun d'eux de produire sa carte ou son billet. Aucun doute, sa casquette, son uniforme avec ses galons et son écusson sur la poitrine qui lui donne l'allure d'un shérif, l'investissent de l'indiscutable pouvoir de réclamer les titres de transport; il exerce ses fonctions avec sérieux et autorité. Les usagers se regardent les uns les autres, un peu ahuris de constater que la compagnie du métro fait effectuer une vérification à cette heure si matinale, à cette heure d'assez grande affluence. «Il y a tellement de fraudes, de nos jours», marmonne une dame à la cantonade. Ses propos ne suscitent aucun commentaire. Bien que très étonnés, les voyageurs se préparent à se plier avec docilité et politesse à la requête du contrôleur.

Le passager clandestin craint d'être démasqué. Calmement, il suppute ses chances d'éviter la honte d'être publi-

quement dénoncé comme fraudeur. Il estime que la prochaine station est proche et qu'il aura le temps de s'enfuir. Il lance un regard éperdu autour de lui et rencontre de nouveau les yeux de la belle inconnue. Il se souvient d'avoir déjà échangé une telle œillade au moins une fois dans sa vie.

C'était vingt ans avant. Il avait vingt ans. Il allait en finir avec l'adolescence, croyait-il. Il avait regardé avec insistance une jeune femme assise en face de lui dans l'autobus. (Cette prédilection pour les transports en commun vaudrait à elle seule une analyse détaillée...) Elle l'avait surpris. Il en avait rougi jusqu'aux oreilles. Brune, les cheveux ondulés, les yeux noirs, des sourcils épais, des taches de rousseur sur un nez légèrement busqué, les lèvres gercées à force d'avoir été mordillées : son visage avait la gravité de l'enfance et la franchise d'une apostrophe, il était fait pour les éclats de rire ou pour les larmes des chagrins vite oubliés. Et – qui sait? – ce visage n'attendait que d'être aimé... Il le revoyait non comme une image fixe mais comme le plan d'une séquence tirée d'un très court métrage dont il connaissait bien la suite. Il était descendu de l'autobus à l'arrêt qui fait face à la boulangerie Dubourg. Il s'aperçut que la jeune femme se trouvait juste derrière lui. Mais une fois sur le trottoir, elle avait marché dans la direction opposée à la sienne. Après deux ou trois pas, il s'était retourné. Elle aussi. Ils se sont alors décoché un regard furtif, unique, rapide, accroché à une amorce de sourire moitié inquiet, moitié curieux. Un de ces regards qui arrête le temps. Et qui l'arrête encore vingt ans plus tard.

«Billet, je vous prie. Merci, Monsieur... Merci, Madame...» Le passager clandestin ne se souciait guère du contrôleur qui, méticuleusement, à l'aide d'un crayon optique, s'assurait de la validité des titres de transport que les voyageurs lui tendaient chacun à leur tour. Le contrôleur approchait. Le passager clandestin, confiant d'atteindre la station suivante à temps, c'est-à-dire sans avoir à produire son ticket, ne se souciait que de retrouver les détails d'une rencontre sur laquelle il aurait pu échafauder un roman.

Il se rappelait. L'avenue montait. Il avait marché sans regarder derrière lui. Il n'a donc jamais su si la jeune femme – elle devait avoir dix-neuf ou vingt ans – l'avait observé

de dos, s'éloignant. Il n'avait pas osé revenir sur ses pas, courir derrière elle, lui dire... Quoi lui dire? Aujourd'hui, il saurait engager la conversation, pensait-il. Encore qu'un doute s'insinua vite dans cette évaluation trop rapide de ses moyens, de ses intentions, de ses aptitudes : saurait-il jamais aborder une femme? Il chassa cette question pour revenir à ce qui lui semblait plus urgent et plus cher en ce moment : le regard furtif échangé vingt ans plus tôt.

Il s'était souvent demandé et il se demandait encore si, juste après ce dialogue muet des yeux et des demi-sourires, l'inconnue avait songé à courir derrière lui, à le dépasser puis à faire volte-face, un peu essoufflée, bouche entrouverte, pupilles dilatées... Elle n'aurait rien eu à dire. Il aurait parlé le premier. Une telle situation, jugeait-il, aurait fait exploser sa spontanéité : il aurait lancé un compliment à la jeune femme; non, ç'aurait été trop banal. Il serait resté naturel. Ici, soudain, ses réflexions se brouillent. Naturel? Triste naturel. Il ne pouvait sincèrement nier qu'alors il serait demeuré interloqué par tant d'audace ou bien qu'il n'aurait su mieux faire que de briser l'élan si libre et si fragile offert devant lui avec tant de grâce en déclarant avec hauteur : «Vous désirez, mademoiselle?» Il maudissait son attitude trop polie, trop réservée, trop timide qui le conduisait à douter de ses sentiments les plus vrais et à se protéger contre les risques de ridicule. Il s'insurgeait contre tant de prudence. Il regrettait son comportement d'exemplaire idiot, attaché à se donner une contenance respectable et redoutant, au naturel, d'être pris pour un voyou.

«Billet, s'il vous plaît.» Ces cinq mots rappellent au passager clandestin qu'il est toujours dans le métro. Il a sous-estimé la distance qui le séparait de la prochaine station. Comme d'autres voyageurs avant lui, le voici tenu de montrer qu'il est en règle.

Son évasion momentanée dans ses souvenirs ne lui a pas permis de voir venir à lui le préposé de la compagnie des transports métropolitains.

Il s'approche de moi. Je bredouille. Je fouille dans mes poches. Les gens me regardent. Je désespère de trouver le petit rectangle de carton qu'exige le contrôleur. Il est devant moi : «Votre billet, s'il vous plaît, Monsieur». Il insiste.

Autour de moi, les autres passagers murmurent. Je cherche ou plutôt je fais semblant de chercher si, par un incroyable hasard, je n'aurais pas sur moi un vieux billet oublié à présenter : ce serait mieux que rien. Hélas, je n'en trouve pas. J'avoue finalement :

– Je ne trouve pas mon billet.

– Alors c'est vous le passager clandestin! s'exclame le contrôleur. Ça fait longtemps qu'on vous court après, mon vieux.

Il cherche les yeux noirs, le passager clandestin. Il veut s'y accrocher. Il cherche la belle femme qui faisait mine d'inspecter sa tenue. Était-ce bien lui qu'elle a regardé, tout à l'heure? Le connaît-elle? Et lui, la connaît-il? Est-ce la jeune femme rencontrée il y a vingt ans?

Des voyageurs se sont approchés de moi non pour mieux m'examiner mais pour m'empêcher de bondir hors du wagon dès que la rame entrera dans la station. La mine indifférente et souvent débonnaire que la plupart d'entre eux affichaient, à peine un instant plus tôt, s'est brusquement transformée. Me voici cerné par des gens hostiles : sourcils froncés, fronts plissés, bouches amères, l'insulte au bord des lèvres. Certains montrent les dents comme avant de frapper.

Sur ma droite, l'un d'entre eux, un homme petit et mince, flottant dans un anorak bien trop large pour lui, vient de sortir un couteau. Il pointe la lame vers ma gorge. Le contrôleur qui est resté devant moi m'offre le faciès un peu pathétique et dépité de celui «qui-n'en-peut-mais»; heureusement, il retrouve vite son autorité : il écarte fermement la main armée et accompagne son geste d'un ordre bref : «Rangez-moi ça tout de suite!» à l'adresse de son propriétaire qui obtempère. Un moment désorienté par le cours de la situation, il vient d'en reprendre le contrôle. Je sens qu'il veut m'aider : «Cherchez encore», me souffle-t-il.

Je recommence immédiatement la fouille scrupuleuse et systématique de mes poches, une à une. Je comprends qu'il s'agit de gagner du temps. Le temps justement que le métro parvienne à la prochaine station. Je procède lentement, méthodiquement, bien à fond : poches latérales de mon pantalon puis, derrière, poche revolver et, devant,

poche à briquet parallèle à la braguette; ensuite les quatre poches-montres et poches-goussets de mon gilet : très soigneusement. J'entends dans mon dos : «Il va se grouiller un peu?» On s'impatiente. Je me garde de paraître affecté par cette invective, certain que le moindre soupir, l'ombre d'une grimace, l'esquisse d'un geste seraient interprétés comme une provocation suffisante pour justifier contre moi une bourrade sans doute suivie d'une première claque derrière la tête. Je serais alors submergé par les cris de rage et de haine et la tempête de coups de pieds et de coups de poings qui les accompagneraient. Je m'imagine déjà les verres de mes lunettes brisés, le nez cassé, du sang plein le visage, le foie éclaté... La sueur coule de mon front et me brûle les yeux. Je n'ose prendre mon mouchoir dans ma poche de peur de déclencher une émeute. Je jette néanmoins un regard éperdu autour de moi. Je vois des gens mécontents; mais j'en distingue d'autres plutôt heureux d'assister à une scène divertissante, inattendue et gratuite surgie dans leur vie quotidienne. Je retrouve le regard de la femme aux yeux noirs. Il ne m'offre pas la compassion que j'attends. D'un hochement du menton, elle m'invite avec fermeté à poursuivre méthodiquement et calmement l'inventaire de mes poches. Ce n'est pas le secours que j'espérais.

«Il l'a ou il l'a pas son billet?» On s'impatiente de plus en plus. Une moue à demi complice du contrôleur m'encourage à continuer à faire preuve de fausse diligence et, comme la tortue de la fable, je me «hâte avec lenteur». Je poursuis mon investigation avec un soin fébrile. Mes mains moites retournent la poche- ticket – quelle ironie! – placée au-dessus de la poche-tiroir gauche de ma veste que je ne néglige pas d'inspecter, ainsi que la droite, et la pochette pour le mouchoir et les poches intérieures destinées au peigne et au portefeuille. Je ne peux m'empêcher de penser : «À quoi rime cette comédie? Je n'ai pas de billet. J'aurais pu raconter que je l'ai jeté pour éviter qu'il encombre mes doigts ou mes poches. Il est trop tard pour donner une telle explication. Pouvais-je deviner qu'un contrôleur passerait aujourd'hui?»

Au moment où j'amorce la fouille en règle de mon imperméable, ultime pièce vestimentaire de mon simulacre

d'inspection, le métro se met à ralentir. Quelques coups de freins projettent les voyageurs les uns contre les autres puis la rame s'arrête complètement.

Le voyageur clandestin prend rarement le métro. Ce matin, sa voiture a refusé de démarrer; alors, pour éviter de manquer un rendez-vous, il s'est précipité vers le métro. Devant le guichet, il s'est rendu compte qu'il avait oublié son portefeuille et son argent dans son auto. Déjà très en regard, il a jugé superflu de retourner chercher ses papiers. Il a fait ce que des centaines de filous font tous les jours : il est passé sans payer par-dessus le tourniquet de perception. Les agents du kiosque de distribution de billets ferment bien souvent les yeux sur les infractions que commettent effrontément devant eux beaucoup de gens. Ce matin-là, en voyant frauder ainsi un homme «bien mis, cravate, complet et tout», ils ont vite conclu en criant :

– Ah ben, si maintenant on autorise les riches à se servir gratis de biens publics, alors là, alors là, c'est l'anarchie, le cataclysme définitif, l'apocalypse quoi!

– Tiens, je ne l'avais pas imaginé comme ça : décidément, les voies du Seigneur sont insondables... s'était écrié une passante ne sachant trop si elle parlait de l'apocalypse ou du passager clandestin.

Les agents du kiosque de distribution avaient aussitôt donné l'alerte : «Un homme, un monsieur plutôt, avaient-ils rectifié, un monsieur de race blanche, grand, mince, bien vêtu, imperméable mauve (couleur rare pour ce genre de vêtement), non boutonné, complet vert foncé...»

– Verdâtre? interrogeait l'agent de sécurité en service au poste central.

– Non, vert olive; je continue : cravate à fleurs, chemise rose, cheveux bruns frisés pas très longs mais pas courts non plus, une sacoche de cuir...

– Une serviette de professeur? interrompit l'agent de sécurité.

– Oui, c'est ça, une serviette de professeur en cuir noir avec des pochettes sur le devant...

– Quel âge lui donnez-vous?

– Je ne sais pas : quarante ans à peu près.

– Porte-t-il des lunettes?

– Sûrement.

– Oui, renchérissait l'un des agents du kiosque, des grosses lunettes d'écailles couleur érable.

– Dites donc, vous l'avez examiné en détail, le monsieur!

– C'était assez facile parce qu'il a hésité un petit moment avant de se décider à sauter.

– Bon. Qu'est-ce qu'il a fait exactement?

– On vient de vous le dire : le monsieur vient de franchir les tourniquets sans payer.

– C'est tout?

– Ben oui, c'est tout et, dans son cas, c'est grave.

– Bon, bon. On va le coincer.

Je dois préciser que jamais de ma vie, je ne me suis permis de resquiller. Dès ma tendre enfance, je me suis fait une si haute idée de moi-même, une idée si noble que j'ai toujours considéré avec répugnance les larcins qui rapportent de si menus avantages et qui flétrissent tant ceux qui les commettent.

Je reconnais avoir toujours entretenu d'étranges rapports avec les transports en commun urbains. Quand j'étais étudiant, je trouvais le métro et l'autobus à la fois trop lents et trop dispendieux pour moi. Aussi était-ce à la fois pour des raisons pratiques et économiques que je me rendais à pied, en courant, à l'université. J'étais fier, parti au même moment que mes amis, d'arriver à destination souvent avant eux qui avaient choisi le métro ou l'autobus. Mais rien ne m'énervait davantage que leur incrédulité : ils m'accusaient d'avoir pris un taxi ou d'avoir profité de la complaisance d'un comparse possédant une auto. Jamais je n'aurais consenti à tricher. Mon sens profond du sport me l'interdisait. Je n'avais jamais dérogé à cette règle que je me suis imposée comme une sorte de code d'honneur signé avec moi-même.

Ce matin, ce n'est pas l'étudiant qui a pris le métro mais, comme l'avait si bien dit le préposé du kiosque, un «monsieur». Il aurait dû ajouter : «pressé», un monsieur pressé, un monsieur en retard et justement soucieux de ne pas aggraver son retard, un monsieur parfaitement capable d'acquitter les quelques sous d'un billet de métro, billet qu'il a

cherché sans espoir dans les poches de ses vêtements sous les regards incrédules et courroucés de la foule des passagers qui lui lancent des quolibets : «Si les bourgeois se mettent à voyager à nos frais, y aura pus qu'à fermer le métro...» «Alors, tu l'imprimes, ton billet?» Heureusement, il y a des gens plus compréhensifs et plus indulgents. Ils s'adressent au contrôleur : «Monsieur le contrôleur, vous en faites une histoire pour un simple billet! C'est incroyable! Y'a quelque chose d'autre là-dessous. Cette histoire est une histoire politique. On n'immobilise pas tout un train pour si peu...» Il compte des défenseurs.

Le passager clandestin vient de comprendre que la halte du train en plein tunnel est simplement destinée à laisser le temps à la police de se rendre sur le quai de la station suivante pour l'arrêter. Il songe à l'absurde disproportion des effets d'une étourderie, elle-même tirant son origine d'un moteur récalcitrant. Il se désespère : «Aller en prison à cause d'une panne de voiture...»

– Voudriez-vous me montrer vos papiers d'identité? lui demandait le contrôleur qui ne pouvait davantage attendre du malheureux passager un billet que de toute évidence il n'avait pas.

– Eh bien, non, justement.

– Et pourquoi, je vous prie?

– Parce que j'ai oublié mon portefeuille dans mon auto et mon argent aussi.

– Vous vous moquez de moi.

Il s'indigne, le contrôleur. Comme tout le monde, il a chaud dans le wagon immobile, qui n'est plus ventilé. Il manifeste ouvertement sa mauvaise humeur. Des voyageurs en profitent. Ils ne retiennent plus leurs remontrances : «On va pas coucher ici, non!» «On m'attend au bureau moi!» «On peut jamais faire confiance à la compagnie du métro!» «Ça s'passera pas comme ça, nous allons porter plainte : un recours collectif...» Les gens s'énervent.

– Qu'est-ce que je vais faire de vous? demande le contrôleur au passager clandestin.

– C'est tout simple, répond-il avec plus d'assurance. Je suppose que vos règlements prévoient une amende pour les voyageurs sans billet.

– Oui, évidemment, répond le contrôleur, mais comment puis-je savoir votre nom et votre adresse, si vous ne me présentez pas de papiers d'identité. Vous pouvez inventer n'importe quel nom et me donner une adresse fictive...

– Quoi, vous ne me croiriez pas?

– Ben, Monsieur, mettez-vous à ma place. Vous me laissez entendre que vous avez acheté un billet puis vous finissez par m'avouer que vous n'en avez pas acheté. Comment voulez-vous que je vous croie, maintenant?

Il raisonne juste, le contrôleur. Après quelques instants, il reprend : «Quelqu'un vous connaît-il, dans ce wagon?»

Je lève déjà les bras en signe de désespoir quand la belle femme intervient : «Moi, je connais ce monsieur, lance-t-elle. D'ailleurs, je suis prête à payer la contravention sur-le-champ!»

– Ce ne sera pas nécessaire, Madame, réplique le contrôleur. Vous n'avez qu'à me donner le nom de ce monsieur pour que je puisse faire mon rapport.

Avant que la dame n'ouvre la bouche, je décline mon identité à très haute voix.

– Oui, c'est bien lui, assure la jeune femme, le célèbre écrivain.

Elle m'a reconnu.

– L'écrivain? interroge le contrôleur.

– Mais oui, s'écrie un voyageur, on vous a vu à la télévision, l'autre soir.

– C'est vous alors? lui demande le contrôleur.

– Oui, c'est bien moi.

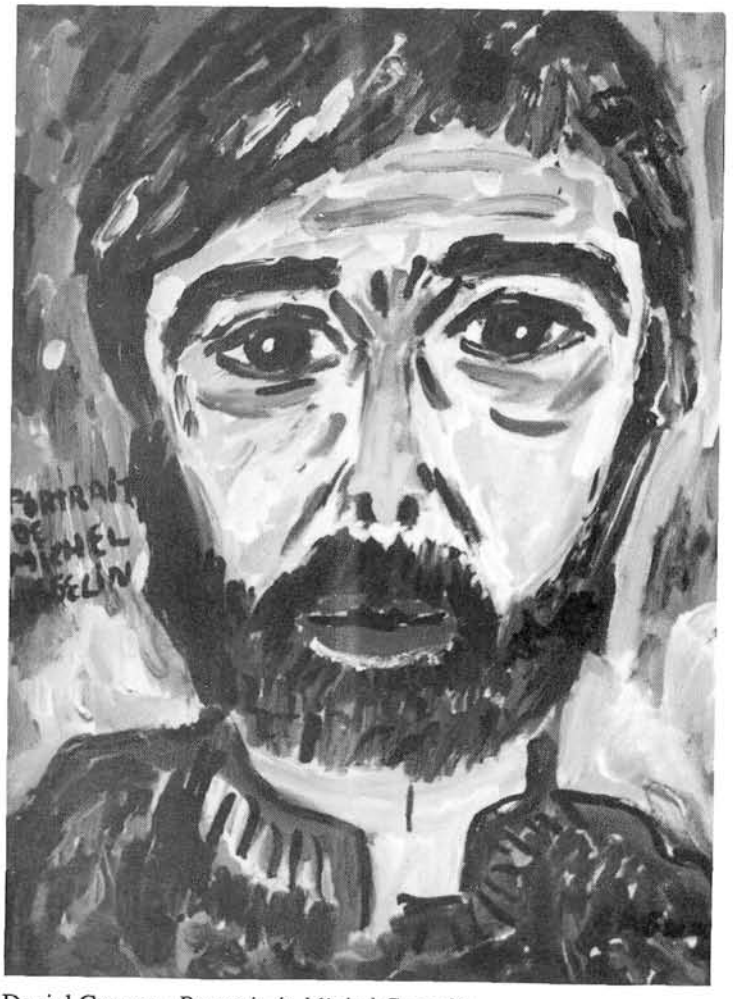
– Vous pouvez dire que vous revenez de loin. Je vais prévenir le chef de train.

À l'aide de son téléphone portatif, il se met en communication avec le conducteur. Quelques instants plus tard, la rame s'ébranle. Superbe étalage public de l'étendue de ses pouvoirs. Impressionnant.

Les forces de police venues arrêter le passager clandestin ont peine à contenir la foule venue voir l'écrivain dont on excuse, en riant, l'inattention, car c'est par pure inadvertance, personne n'en doute, qu'il a passé les tourniquets du métro sans payer son billet. Voyageur distrait, écrivain clandestin : bien malin qui ferait la différence!

Reporters, photographes, cameramen, envoyés de tous les médias tiennent la nouvelle du jour. L'écrivain et son éditeur – la belle femme – sourient de contentement : le livre, «Le passager clandestin», dont on vient ainsi de procéder au lancement populaire dans le métro, se vendra très bien.

Daniel Gagnon, *Portrait de France Théoret*



Daniel Gagnon, *Portrait de Michel Gosselin*